

La scène se passe dans la Grande Galerie du Louvre, pendant l'Occupation de Paris, deux jours avant la Noël de 1941. Tous les tableaux ont été enlevés, il ne reste que quelques cadres vides, empilés à terre ou accrochés au mur. Au milieu de la salle, la perspective de la Galerie, plongée dans l'ombre et à peine visible, se trouve barrée par un empilage de caisses de bois blanc, gerbées les unes sur les autres, et qui portent de gros numéros ou lettres gothiques à l'allemande, inscrits au pochoir. D'une de ces caisses, à claire-voie, dépassent les bras levés d'une statue. Ces caisses forment une sorte de paroi incurvée en ovale, qui s'élève à quelques mètres du bord de la scène et en limite l'espace : on n'accède donc sur le devant de celle-ci qu'en passant par l'un des deux passages laissés libres sur les côtés, près des fenêtres latérales. Celle de gauche donne sur la Seine, à la hauteur du pont du Carrousel. Deux

ou trois tapis ou tapisseries roulés dans un angle, un chevalet vide plié près de la scène. Entre deux autres caisses posées à terre, un tréteau est disposé pour écrire, avec derrière lui deux magnifiques fauteuils Louis XVI en bois doré, dont l'un a un bras cassé, qui pend le long du dossier. Sur le tréteau, un téléphone dont le fil se perd derrière les caisses. En-dessous, un gros carton de forme cubique. L'action commence à la tombée de la nuit, vers 16 heures 30 : au premier plan, un poêle rougeoie : une ou deux ampoules électriques posées sur des trépieds éclairent la scène.

(Entrent Simon et Rupert, chacun tenant par une de ses extrémités un tableau encadré d'à peu près quatre-vingt-dix centimètres de large sur soixante de haut, mal enveloppé à moitié dans une couverture grise et pelucheuse. Pendant toute la pièce, on ne verra que le dos du tableau. Au revers, il peut y avoir une petite pièce de toile plus claire, comme pour réparer un ancien accident : et, à l'arrière du châssis, on aperçoit des étiquettes anciennes et un cachet de cire rouge. Simon, qui entre le premier, et donc à reculons, porte un manteau et une grosse écharpe autour du cou. Il tient sa serviette, peu épaisse, genre cartable, de l'autre main. Rupert, manteau SS par-dessus l'uniforme.)

Simon. — Bon, alors, on le met où ?

Rupert (*il parle français couramment, avec un léger accent allemand*). — Attendez, un instant, ils m'ont dit qu'il y aurait un chevalet (*Il regarde autour de lui*) Ah, voilà. On va le poser par terre, et vous le tiendrez pendant que j'installe l'appareil. (*Ils posent le tableau, que Simon tient verticalement en équilibre sur la tranche du cadre pendant que Rupert installe le chevalet au premier plan, parfaitement au centre de la scène, le revers juste face aux spectateurs*). — **Simon.** — Comme cela ? Vous croyez que ça va tenir, il n'a pas l'air bien costaud, ce chevalet.

Rupert. — Une seconde, je resserre les vis. Et il faut aussi, comment dites-vous, bien enfoncer les... (*il montre un petit morceau de bois cylindrique*). — **Simon.** — ... les tasseaux ?

Rupert. — Les tasseaux, c'est cela même : *die Knagge* : les tasseaux.

Simon (*qui s'est accroupi face à la salle, écarte la couverture et regarde la toile avec étonnement, répète encore machinalement*). — Les tasseaux...

Rupert (*qui se recule un peu pour juger de l'effet du tableau placé sur ce chevalet dont les jambes sont trop courtes*). — C'est un bon tableau, n'est-ce pas ? Est-ce que vous diriez que c'est un chef d'œuvre ?